

III.

L'expérience vécue de la fin du monde en psychopathologie

Parmi toutes les expériences vécues que les malades éprouvent au cours de l'événement morbide, il en est une qui, par sa fréquence, sa signification et la portée qu'elle a dans l'évolution de la psychose, mérite une attention spéciale : l'Erlebnis de la fin du monde.

Nous entendons par là des faits cliniquement différents les uns des autres, de nature obsessionnelle ou délirante, hallucinatoire ou intuitive, souvenirs d'enseignement religieux ou constructions para-scientifiques. La formation culturelle du sujet et le contexte de causes qui jouent dans le déclenchement et l'évolution de la psychose, peut rendre compte des différences cliniques ; le stade de l'évolution de la maladie aussi : tantôt la fin du monde est vécue comme un danger imminent ou comme une prophétie, tantôt elle s'exprime de façon claire, tantôt en langage approximatif ou comme un souvenir révolu. Ils sont plutôt rares les malades qui vivent longtemps sous la menace ou sous l'expérience permanente de la fin du monde. Le contenu spécial de cet Erlebnis semble d'ailleurs expliquer sa fugacité.

Fantasme ou expérience délirante chez les psychotiques, prophétie, crainte, espoir ou spéculation religieuse, littéraire ou scientifique chez le normal, le thème de la fin du monde se réveille souvent dans les masses et chez l'individu avec une persistance opiniâtre et une violence qui défient le bon sens et la raison.

La plupart des cliniciens se sont aperçus de la fréquence des thèmes de catastrophe cosmique dans les délires et dans les

formes aiguës de psychose. Beaucoup cependant ne s'attachent pas à leur analyse clinique. Pour eux, l'expérience vécue de la fin du monde reste un fait anecdotique dans l'ensemble de l'événement morbide. Pour Minkowski, ce serait même un fait rare et un non-sens phénoménologique. Ce n'est pas notre avis. Tant que nous avons eu la patience et la chance de pouvoir faire revivre l'histoire clinique des anciens schizophrènes, nous avons retrouvé, soit le souvenir net de cette expérience « vraie », soit des équivalents plus ou moins éparpillés qui autorisent à croire à sa généralité.

De même, on peut constater dans les schizophrénies récentes et aiguës, à un moment ou à un autre de leur observation clinique, la manifestation spontanée¹ de l'expérience de la fin du monde. Pour des raisons que nous verrons ensuite, nous avons cru longtemps qu'elle était pathognomonique de la schizophrénie. Nous avions échafaudé hâtivement une conception de la schizophrénie s'y rapportant. Cette thèse a ses origines dans cette erreur.

Nous savions bien qu'il est classique de décrire des épisodes délirants de la fin du monde chez les épileptiques. Nous avons eu la malchance de n'en avoir observé que très peu. Le délire, dans ces cas, nous apparaissait d'une structure très secondaire et confabulatoire, empruntant des souvenirs bibliques et des hallucinations élémentaires. Nous nous disions alors que la perte soudaine de la conscience et le terrassement comitial ne permettait qu'une construction intellectuelle qui ne comportait aucune expérience vécue délirante dans le sens de la « fonction délirante » de symptomé primaire de la schizophrénie processuelle (Grühe). Nous voulons bien admettre le fait que la présence d'équivalents psychiques puisse fonder plus facilement un délire de la fin du monde ; mais, même dans ce cas, il faut être prudent et

1. Ce n'est pas dans ce contact artificiel de l'exploration en cabinet médical que nous avons pu constater cette généralité. Nous l'avons fait seulement après avoir disposé d'un personnel infirmier qualifié, capable de s'intéresser et d'observer d'une façon permanente et soignée la conduite de nos malades.

se méfier de la viscosité, de la persévération et de la bradypsychie épileptique, ainsi que de la tendance confabulatoire consécutive à l'affaiblissement intellectuel de ces malades. Tous ces facteurs, jouant ensemble pourraient facilement créer un « délire secondaire ».

En voici un cas :

Il s'agit d'un malade — St-J., de 52 ans, interné depuis 1938 à la suite d'un non-lieu. A présenté des crises convulsives et d'automatismes annuels. Les crises ont diminué ces dernières années. Elles s'accompagnent maintenant, rarement, de confusion durable. Épilepsie depuis l'âge de 18 ans. Caractérologie typiquement comitale. Affaiblissement intellectuel.

En 1944, nous enregistrons la conversation suivante (service du Dr. Charraud).

— Déclare qu'il va bien. Il a chassé tous les ennuis, c'est pourquoi il se porte bien. *La nuit, je fais 5 sommeils, je me lève 3 fois. Avant, j'aurais dormi nuit et jour ... Je me suis remoncé un peu ... J'ai réussi...*

— Crises ? : C'est un simple malaise, pas de vraies crises.

— Quels sont vos projets d'avenir ? : *L'avenir, très belle, pour ceux qui seront raisonnables. Ça m'a été prédit il y a 30 ans, un grand spiritualiste de Paris ... Il y a 8 ans un grand prophète nous a tout prédit ... Je crains rien, je pense que j'irai tout droit tranquille ... Je crois que c'est dans les ciens, de belles choses blanches, des lumières l'Arche de Noé.*

On aura bientôt des tremblements de terre. Il fera nuit jour et nuit pour faire perdre le monde. Ceux qui verront bien les lumières, comme l'Arche de Noé, ils s'en tireront. C'est la fin du monde, le monde ne peut plus vivre, le prophète nous l'a dit il y a 8 ans ... J'ai une de mes sœurs qui fait le courrier du grand spiritualiste de Paris, M. S. Lmi, il ne craint rien, il sait être humble quand il le faut ?

— Vous avez bien dit que vous voyez l'Arche de Noé dans le ciel ? : *Oui ... c'est très bien, vous savez, je la vois tout le temps. C'est mon plaisir du matin au soir ; ça voyage dans les ciens. Je sais que beaucoup ne peuvent la voir. C'est très beau, c'est comme un fer à cheval, une grande épaisseur. C'est partagé par carrés. Je vois des grands dessins comme les lumières très blanches, très roses, très vertes ... C'est ce qui*

m'est dit souvent dans la nuit. On me conseille de patienter. C'est ceux d'en haut qui me le disent ... C'est Èlie qui me protège, je l'ai su par le spiritualisme ... Sur le dossier on dit alcoolique invétéré ... Regardez ma physionomie ! C'est ceux qui voulaient me faire du mal ... Dans un songe on m'a dit : ceux qui vous ont enfermé seront punis ...

— Vous rêvez donc beaucoup ? : Beaucoup ... La vie qui va venir bientôt comme aux premiers jours du monde ... Il y aura plus d'habitation, tout va être saccagé. On logera dehors ... on mangera un petit morceau de n'importe quoi ... ça suffira pour passer la journée ... Il y aura plus de routes, elles seront coupées par les bombes ... Il le faut car le monde devient trop méchant. La nuit, on me le dit en songe. Beaucoup d'En Haut viendront en bas pour diriger le monde ... C'est affreux ce qui se passe actuellement. C'est une drôle de guerre ! (Observation de 1944)

— Depuis quand vous intéressez-vous à ça ? : À peine un an. J'ai vu dans les ciels les petits dessins. Après ça j'ai vu, journellement, les grands dessins, de plus en plus ... J'allais vous faire voir quelque chose mais vous ne l'auriez pas vu : un grand arbre ... Ce serait un plaisir à voir pour beaucoup. Ça ferait passer le temps. C'est une nouvelle vie que nous allons avoir ... Ceux qui sont très âgés retourneront à leur jeunesse ... On n'en a pas besoin de guerre au XX^e siècle ... Le monde plus instruit, le monde plus méchant.

Quelques mois après, interrogé de nouveau, il nous dit qu'il continue à voir des belles choses. *On me console un peu, j'ai eu un peu de malheur dans la vie. Déclare qu'il faut être dehors pour avoir des visions. Par la fenêtre, tout de suite, Je vois des dessins de couleurs en rose, en vert, des grandes lumières. Se lève pour aller contempler un dessin à la fenêtre et pouvoir le reproduire ensuite. Au ciel, je le vois large comme ça. Montre une longueur d'environ 50 cm. C'est une chose en blanc qui se déplace dans le ciel...*

— Signification ? : *C'est un dessin qui voyage ... c'est tout ... il y a aussi de grands nuages roses et verts qui voyagent à droite, à gauche. On lui reparle de son rôle de futur prophète, il semble ne pas s'en souvenir, puis tout revient progressivement.*

son intérieurement, s'est intéressé à la Bible, il l'a lue plusieurs fois, il en copie des passages. Il reparle de l'Arche de Noé qui, d'après la Bible, doit revenir sur la terre. *Ces grands dessins sont très hauts. Je peux les attraper, ça vient dans le creux de ma main, c'est tout en espèce d'or, ça rapetisse.*

— D. Il me semble que votre Arche de Noé n'existe pas ?

— R. *On la voit bien souvent, je ne l'ai pas encore vue ce matin ... Vous la voyez pas ... Je ne sais pas ... mais moi je la vois bien. Avant, je voyais tout petit ; maintenant, c'est grand. Il faut regarder le ciel le jour, pas la nuit ... quand je regarde les étoiles, je vois les étoiles et peut-être des dessins autour ... tenez en ce moment-ci, c'est bien grand ... un bouquet de dessins ... (regarde le ciel) ... tout blanc ... tout blanc ...*

Quelques mois après encore :

— Arche de Noé ? : *Je pense bien ... les belles lumières qu'il y a dans le ciel, c'est bien mieux que sur la terre ... Un grand spiritualiste me l'avait dit ... Il y a des lumières roses et vertes ... On peut ne plus rien voir sur la terre, je suis ravitaillé quand même ... Autrefois, je pouvais pas parler ... ce mal m'affaiblissait.*

Quand on compare ce texte avec des textes similaires, mais appartenant aux malades du groupe des schizophrènes, on ne peut le rapprocher que de ceux des paraphrènes du type « confabulatoire » (Kraepelin). On sait que chez ces derniers malades, l'affaiblissement intellectuel est très marqué et plutôt consécutif à l'involution présente qu'au processus schizophrénique en soi (s'il en existe). Il en a la bienveillance naïve et euphorique, l'absence de « profondeur » de l'événement vécu, le caractère construit et confabulé. Il s'en sépare par le caractère élémentaire et coloré des hallucinations qui semblent signer l'épilepsie. Les dessins géométriques que le malade fait pour nous montrer l'Arche de Noé correspondent à des images de présommiel et à de simples phosphènes. Ils sont l'unique élément constant et véral. Notons que

que la maladie évolue depuis 30 ans au moins, et que les phénomènes d'épilepsie psychique sont pratiquement disparus depuis longtemps. En réalité, il s'est intéressé à la fin du monde quand la guerre touchait l'hôpital où il vivait. Les lectures bibliques qu'il continue à faire ne sont pas étrangères à son « délire ».

Par contre, le caractère de véritable expérience vécue des idées délirantes ou des fantasmes de la fin du monde dans la schizophrénie est très frappant. Ces fantasmes se présentent davantage comme phénomènes affectifs qu'intellectuels. D'ailleurs, il est très fréquent que les malades en gardent, pour ainsi dire, le secret, adoptant plutôt des attitudes qui sont la conséquence de cette croyance délirante ou qui représentent une quête d'observations leur permettant d'y croire et de reprendre leur nouvelle situation.

D'habitude, dans la période aiguë de la maladie, ils en parlent une fois ou deux et c'est tout. Nous avons déjà dit que ce n'est pas fréquent dans le cabinet médical. D'abord, parce que c'est souvent le médecin qui interroge, ensuite parce que celui-ci en s'efforçant d'apparaître devant le malade comme médecin, rend cet aveu déplacé (au contraire de ce que les malades font lorsqu'ils parlent avec des infirmiers, surtout s'il s'agit de religieux).

Prenons, par exemple, cette jeune, fille, que nous appellerons François, atteinte d'un épisode hébéphréno-catatonique. À l'entrée à l'hôpital, nous notons : *Signes de la série schizophrénique* : négativisme, attitudes catatoniques (crucifixion, signe de l'oreiller), stéréotypies, mouvements rythmés de la tête, schizophasie, indifférence, echolalie, mutisme occasionnel, réponses à côté. — *Signes oniroïdes* : hallucinations visuelles, paréidolies ; teinte confusionnelle sur l'ensemble de ces manifestations. — *Délire* : hésitant et flou mais qui paraît se concrétiser autour des idées d'auto-accusation. — *Infantisme somato-psychique*.

À la fin d'un traitement pyrérogène, la malade sortit de son semi-mutisme et l'agitation devint très incohérente, les attitudes de clown confirmaient le diagnostic d'hébéphrénie (dans le sens de Kraepelin).

Au cours d'une période confusionnelle, un jour elle appela la sœur et lui dit dans une grande angoisse : « Je suis cause de tout ce qui arrive, c'est abominable, ce tremblement de terre et tout le reste ». Elle n'en parla plus. Cependant, dans la période d'agitation incohérente qui fit suite, nous avons noté :

— (à l'entrée au bureau) : *Vive le Maréchal* (en regardant son portrait) ... *Je suis inquiète... Je préférerais régner le monde ... Mais Marie Chapdelaine, c'est une Américaine ... c'est un film que j'ai vu ... il s'agit de l'enfance ... une petite fille qui naît dans le sein de sa mère par le cordon ombilical, c'est-à-dire que ça sort par la tête immédiatement en parlant.*

On lui demande si l'on voit ça dans le film. Elle répond : *Je l'imagine ... Je suis née, je suis ressuscitée et je ne meurs pas, quand bien même je verrais des images qui me rappellent d'autres souvenirs. Je vois tout petit, c'est plus prudent ... on a bien le temps de grandir, de se développer. Pourquoi me faire souffrir ici dans des angoisses et des étreintes ?*

Ma vie personnelle est intime, il me semble que je suis départagée ... à travers les souffrances il y a les joies, c'est mon grand mot cela.

— *D.* Qu'est-ce que ça veut dire départagée ?

— *R.* *Qu'est coupé en deux, comme ça tout d'un coup* (elle fait le geste de se couper en deux au niveau du ventre).

— *D.* Vous vous êtes vue mourir ?

— *R.* *Ça serait au passé, mais il n'y a que le présent qui compte. Il faut exactement dire la vérité, quand bien même on passerait par la désespérance ... plus on parlera fort, plus on sauvera le monde, plus, plus, plus.* (Se presse le sein et dit : *je n'ai plus de lait*)

— *D.* Mais, vous n'en avez pas besoin ?

— *R.* *Je voudrais bien avoir un enfant.*

Nous reviendrons sur l'évolution de cette malade.

Observons d'abord qu'au moment où les phénomènes catatoniques et confusionnels étaient prédominants, la malade, dans un des rares moments de contact avec autrui, confie l'impression terrifiante d'assister à un « tremblement de terre et le reste » dont elle se sent responsable. Elle n'en parlera plus, mais nous allons voir

que cette expérience s'approfondit malgré la confusion et se développe en tant qu'Érlebnis de la fin du monde.

Le texte cité correspond aux périodes d'excitation pseudo-maniaque ; nous pourrions nous attendre à un oubli de soi, à de l'insouciance, ou si l'on tient compte de l'incohérence du texte, à une suite d'idées sans aucun rapport compréhensible ; mais lorsqu'on est conscient du dynamisme propre de l'Érlebnis de la fin du monde, tout devient, pour ainsi dire, cohérent.

D'abord, malgré l'expansivité, la malade avoue dès ses premiers mots, son *inquiétude* et parle d'un film où il est question de *naissance*. Notons la particularité que, tout en tenant par le cordon ombilical, on naît par la *tête*, en *parlant*. Il s'agit de sa *naissance* actuelle, en *parlant*, par la *tête* ; il s'agit d'elle et non du film objectif ; la malade nous le confirme ensuite : « *Je suis née, je suis ressuscitée, et je ne meurs pas* ». Elle ne meurt pas et pour naître elle est passée par la mort. Sa vie n'est plus, tout en restant celle qu'elle était avant. « Je ne meurs pas quand bien même je verrais des images qui me rappellent d'autres souvenirs ».

Le texte suivant d'une autre malade que nous appellerons Mme Baub peut nous aider à préciser l'ensemble de cette situation si caractéristique.

Le dimanche, nous sommes allés à la fontaine avec l'autre bonne, je voulais porter de l'eau miraculeuse pour ma patronne, pour la guérir (elle avait des métrorragies graves) elle-même m'y avait envoyé. Là, on a trouvé pas mal de monde. Il y avait même une famille espagnole et un Italien qui s'occupaient de la fontaine (c'était en Afrique). Je lui ai dit : "Je cherche la fontaine qu'il y a dans le ravin". — "Qui vous a dit ça ?" — "Ce sont des voix dans les astres, j'ai besoin d'un grand secours". L'Italien répondit : "Vous êtes comme moi, venez". Il m'accompagna vers un arbre ; alors il mit le bras dans une sorte de trou, dans le tronç de l'arbre, il en retira deux bouteilles, une avec des pierres, l'autre avec des feuilles : "Voyez on les avait mises comme ça pour s'en moquer, les méchants". Puis, il m'a donné de l'eau. C'était une eau rouge l'eau miraculeuse, je l'ai bue, j'entendais des musiques, des orgues, des voix toujours et je suis devenue spiritée. Une semaine après il y a eu le

tremblement de terre. De là, on a bu tout mon sang, je ne sais si c'était les curés ou les voix. quinze jours après, je me suis relevée et je ne pouvais pas tenir debout. J'étais restée 3 jours dans la cire, c'est-à-dire toute jaune¹ mais je ne suis pas morte, ma tête n'était pas pour mourir, les Archanges disaient, les deux étoiles "maman ne meurt pas" (la malade avait perdu deux fillettes). Voici comme je suis née en Afrique, je suis née dans une mine d'or et on m'a fait un grand festin, c'est le commencement de mon spirituel. Oh ! ne croyez pas que ce soit une fortune. Je suis devenue spiritée comme ça ... Pensive ... — *Quoi ? Toutes les femmes d'ici sont comme ça, ... elles sont séparées de leurs âmes, de leur pensée, cette eau miraculeuse m'a mise spirituelle, tout en étant intelligente, je me suis rendue spirituelle ... folle. C'est une autre existence, les voix me conduisent, me commandent ... La fin du monde c'est un changement d'existence. La Vierge Marie m'a dit avoir été décomposée à Jérusalem pendant 11 mois ; elle a été convertie en bonne et on l'a expulsée par tous les archanges. On m'a mise à sa place c'est l'autre existence comme ça, mon grand-père avait le bureau de Saint-Michel-Archange ... Nous avons fait la France et l'Afrique, toutes les filles des astres, tout ça n'est pas du monde de cette terre, c'est une autre existence, c'est la vallée de Josaphat. Je suis la plus savante. Marie a été expulsée et on m'a mis comme Reine des Anges, vous avez compris ? — ("Non, j'avais compris que la Vierge était vous") — "C'est mon âme", c'est la pensée, l'âme ; je suis la Vierge et je le suis pas. Moi, je suis été choisie comme bien, j'ai été élue par des parents de ma mère, les Saints Jean-Baptiste. Nous sommes constatés par les Romains, par les Saints Pères, les Papes. On est le mal ici ; abandonnés, voyez qu'est-ce qu'on dit : "Attendre qu'elle creève et l'enterrer". Il faut avoir la croyance, ne faites pas ça. Je vais mourir bientôt, chez ma sœur, il paraît qu'elle est marchande de vin ... Cherchez là ... Ici on creève et on vous habille mal, une chemise raccommodée, des draps quelconques, faites que je sois enseveli comme il faut, je veux aller mourir chez ma sœur, on m'habillera. (La malade, atteinte d'un cancer du foie, mourut la semaine suivante) ?*

1. Les troubles hépatiques étaient probablement le phénomène déclenchant de l'épisodes, d'accord avec les conceptions du Dr. Baruk.

Ce texte nous montre l'évolution retracée par la malade elle-même : tremblement de terre — fin du monde — mort et résurrection dans une vie spirituelle, dans laquelle il faut se créer soi-même par la pensée. D'ailleurs, M^{me} Baub qui était presque analphabète définit d'elle-même ainsi la fin du monde : « c'est un changement d'existence ». Le résultat en est, comme dit Françoise, « une vie déparagée » coupée en deux (ici l'« objectivité » du symbole que l'on trouve mis en acte chez les schizo-phrènes, est telle que la malade fait elle-même le geste de se couper en deux parties : supérieure et inférieure).

La mort elle-même, pour Françoise comme pour l'autre malade, c'est quelque chose de révolu ... « Ça serait au passé, mais il n'y a que le présent qui compte » et, comme nous le verrons ensuite, le « présent » dans cette phrase d'apparence banale, n'a pas la signification d'insouciance que l'on pourrait croire.

Que faire ? Le malade se trouve devant une tâche qu'il ne peut pas esquiver. *Il faut sauver le monde*. Françoise annonce deux méthodes : « parler fort, fort » (recréer le monde par le verbe), « et avoir un enfant ».

Cette deuxième solution est d'ailleurs celle qui porte certains malades qui se trouvent dans cette situation à des excès génésiques réels ou imaginaires. « C'est en faisant des enfants que la fin du monde sera empêchée », ou encore comme dans le cas « Célestine » de Dalbiez, le futur enfant portera en lui le nouveau monde et le salut.

Les exemples de cette solution sont nombreux ; citons, entre autres, le cas de M^{lle} L. décrit par Claude Dublineau, Ey et Rulents à la S.M.P. dans une séance d'avril 1934 :

Il s'agit d'une infirmière présentant un tableau de schizomanie. Dans son rêve, apparaîtrait ce qu'on peut appeler une attitude professionnelle : « Je vivais dans un rêve. Cette histoire de la syphilis me revenait toujours, je sentais comme la présence réelle, c'est-à-dire que je pensais avoir le pouvoir de guérir les malades de la syphilis par le contact sexuel.

J'ai voulu aller dans une cellule d'un homme pour cela. Elle était fermée ; les idées de ma retraite, je les revivais comme si les textes évangéliques étaient actuels. » Cependant, elle se remémore le récit de la résurrection de Lazare. À l'entrée de l'hôpital, elle trouve une veuve en pleurs. Alors, elle va avec elle à la morgue et commande au mort de ressusciter, elle se met nue à sa place, etc. Écoutons-la quelque temps après :

« Je fabriquais des histoires avec tout. Je me croyais enceinte. Les lumières de la rue m'ont excitée d'une façon épouvantable. Les étincelles des tramways, il me semblait que c'étaient des rayons ultra-violet. La leur intermittente au passage des tramways me paraissait sanctionner ce que je disais comme s'il y avait correspondance. J'ai vécu la fin du monde. Je croyais qu'il y avait la guerre. Je m'imaginai que l'on pouvait se marier comme on voulait ... Les pensées défilèrent. J'ai cru un instant que j'étais dans un convent, que les époux défilèrent se délecher. L'état de raison s'est présenté brusquement ? »

On peut dire ainsi que la tâche qui s'impose est celle de la création. Dans la paraphrénie et dans les délires de structure paranoïaque, le malade réussit souvent à édifier ce monde nouveau, il devient comme Parayapati dont parle Jung, l'œuf engendré de lui-même, l'œuf du monde dans lequel lui-même se couve. Il s'agit d'une tentative caricaturale, mais non moins dramatique, de salut, dans le sens chrétien du mot.

« Urvain » — paraphrène, s'explique ainsi (Service du Dr. Chaurand) :

Quand j'étais femme, je vous ai nourri, j'ai nourri le peuple. Ça a été toute la vie. Je suis née fille. Pour être comme les autres je suis venue homme comme les autres. Je me suis fait voir à moi. Ce que j'ai demandé, j'ai eu. J'ai demandé ce qui existe, toute la terre et tout le peuple et tout ce qu'il contient. Je suis riche, tout ce qui existe c'est à moi, quand j'ai construit ?

— D. Comment ?

— R. En la mettant devant moi, tout ça est vrai.

— D. Vos parents ?

- R. *Mes parents, j'en ai pas. Ils ont fait voir qu'ils étaient mes parents, par force, par force, par force !*
- D. *Marrié ?*
- R. *Non, parce que j'ai pas besoin de me marier, parce que je fais mon travail seul. Je reste comme je suis. Moi, je les avais sans personne les enfants.*
- D. *Comment vous faites-vous voir ?*
- R. *Je me suis fait voir seul. Ça produit ce qui s'est présentée devant.*
- D. *Mort ?*
- R. *Non, parce que je ne meurs pas jamais, quand j'étais oiseau, je n'étais pas mort, j'étais oiseau.*
- D. *(Au sujet de son surnom) ...*
- R. *Les autres, ne peuvent pas le porter parce qu'ils ne sont pas inventés, ils se sont pas faits eux.*
- D. *Naissance ?*
- R. *Je suis né partout, quand j'étais oiseau, j'étais dans les forêts.*
- D. *Vous ne mourrez pas ?*
- R. *Non parce que je veux pas mourir.*
- D. *Vous ne pouvez pas mourir ?*
- R. *Non, je ne veux pas mourir ! le soleil, il est pas mort il est soleil. Si on me porte au cimetière, si on m'y enterre je suis toujours la même chose. Quand j'étais dans la terre, je sortais bien, j'allais d'une autre manière. Si je suis arbre, je serai arbre.*
- D. *... ?*
- R. *Où j'ai appris ça ? Je me suis fait comme ça. Quand j'étais petit, je savais puisque je caissais, je me faisais voir ...*
- Le premier qui a été tué, ça a formé le peuple, le monde. Le monde s'est formé, c'est quand je me suis fait voir pour réformer le terrain : une araignée, je faisais les toiles avec ma salive pour me porter moi ... La création c'est pour l'explication, ça a pas besoin d'expliquer. On a donné génération, c'est venu tout seul quand on a causé, quand on a eu la pensée ... un bâton, c'est un bâton, une barre de fer, si j'y donne du papier, ça sera du papier.*
- D. *Catastrophe ?*
- R. *J'en ai tout le temps, je les supporte, je suis obligé, c'est la souffrance.*

- J'ai les reins, les bras, tout ... Quand je serai mort ça sera la même chose : l'existence est toujours là.*
- D. *Dieu ?*
- R. *C'est moi, c'est moi ! Je suis été Dieu tout le temps, je me faisais jamais voir, vous voulez être toujours les mêmes, vous êtes Dieu ? Vous n'avez pas la création. Ce qui a été créé vous ne l'avez pas fait valoir, vous n'avez pas fait valoir ce qui n'existe pas.*
- D. *Comment s'en aperçoit-on ?*
- R. *Ce qui existe ... le sentiment, le sentiment, la corporation, c'est la corporation, c'est bien ça (montre son bâton) il y a une personne là, c'est une personne, c'est une image, c'est de la corporation, là c'est comme le papier que vous écrivez les lettres que vous y apposez.*
- D. *Le Christ ?*
- R. *C'est la croix, c'est d'avoir supporté les outrages du peuple. Le Christ, c'est ma langue, c'est ma personne.*
- D. *Dieu unique ?*
- R. *Il n'y a rien que moi, je suis le seul. Personne ne m'a donné le sentiment de corporation pour moi. Je suis été une araignée, alors personne me faisait valoir. Ceux qui sont enterrés, les poissons, qui sont dans l'eau, comme ils montrent leur existence ? Il faut causer, il faut faire des gestes. Les poissons, c'est moi, je suis l'inventeur de tout. On peut pas dire l'invention. L'invention c'est les choses qui disparaissent ; l'inventeur, c'est les choses qui se font voir.*
- D. *Où attendez-vous de la vie ?*
- R. *Quand on est fatigué d'un endroit, on va à un autre. Pour le moment, nous sommes au bureau, nous y sommes. La vie sera toujours pareille, ça sera toujours la même vie. Il faut anéantir tout, pour anéantir le globe, ...*
- Alors, je n'ai pas besoin de respirer moi pour avoir l'air, il faut avoir l'air, la respiration, le sang, la vie, on attend toujours ce qu'on a eu et ce qu'on peut avoir, n'importe. Je veux manger qu'il est l'heure de dîner, et après, je serai qu'après, je serai qu'après ... Anéantir, ça n'existe plus quand on anéantit. Quand on est mort, on passe d'une autre manière, c'est anéantir. Quand je serai le soleil, je serai pas anéanti, je verra tout ce que j'aurai depuis. J'avais mis une personne qui y passait comme moi dans le soleil.*

— D. Prière ?

— R. *Je prie à ma personne quand je suis femme. C'est ma parole et ma pensée. Je prie tout le temps, tout ce que je fais c'est une prière, je le prends pour une prière.*

Revenons à notre malade Française. Que devient-elle ?

Après quelques séances d'électrochoc, la malade se calme, son langage devient cohérent, son exaltation disparaît et un tableau d'apparence psychasthénique avec des symptômes obsessifs et hypocondriaques apparaît. Le Rorschach ne montre cependant aucun signe objectif de cette structure psychonévrotique. En réalité, il s'agit encore d'une schizophrénie. D'ailleurs, à une observation clinique attentive on peut constater la façon avec laquelle toute la personnalité de la malade se confond avec ses obsessions, comment celles-ci se greffent sur n'importe quoi, comment elles ont un caractère froid qui contraste avec les vraies obsessions psychonévrotiques. Il y a un aspect caricatural de lutte intérieure. À cause de leur caractère de « charpentier morte » (Minkowski) les obsessions se prêtent volontiers aux remplissages et aux compensations. Il s'agit d'une « attitude » schizophrénique.

Lorsqu'elle apparaît au bureau, elle émet les plaintes hypocondriaques suivantes : colite, prurit anal, les articulations lui craquent, a des boutons à la figure, un hématoème à la jambe, et surtout, une irritation « à la partie la plus délicate de son corps ». À l'occasion de ses plaintes, elle pose de nombreuses questions qui révèlent ses difficultés pragmatiques et de décision ; ainsi, elle exprime ses doutes, demande notre avis et discute indéfiniment le nombre de fois qu'elle doit faire sa toilette intime, si elle doit la faire avec de l'eau froide ou chaude, avec ou sans savon ; pose la question sur l'utilité ou les inconvénients de manger du chocolat. Lorsqu'on s'est épuisés par de longues explications, sans arriver d'ailleurs à un accord, elle reprend le même problème pour les lentilles et ainsi de suite, la contagion probable des autres malades, des questions techniques sur la façon d'aller

au W.C. sont aussi examinées attentivement. Un autre grand centre d'intérêt cristallise, — comme on pourrait s'y attendre, — autour des problèmes religieux ; mais là, nous sommes surpris de ce qu'il ne s'agit pas du type des scrupules ou des confessions incomplètes. Elle n'en fait pas état. Elle voudrait voir des prêtres compétents pour se renseigner sur : *la situation et le but de l'enfer, et la structure du ciel*. Il est aussi urgent de se renseigner sur le fait suivant : *La Sainte-Vierge a-t-elle fait son Assomption vivante ou morte ?* Ajoutons qu'elle écrit à ce moment-là une lettre très correcte à sa famille mais où se glisse, comme par hasard, une question sur le caractère vrai ou hétéroïque de la métempychose. Quelques jours après, nous relevons dans une de ses lettres, les paragraphes suivants :

J'ai mis un temps fou pour vous griffonner ces quelques lignes ; ça vient de mon état un peu bizarre. Ces jours-ci je me préoccupais des questions religieuses : création du monde, Histoire de l'Église, un tas d'idées et ça me trottait par la cervelle d'une façon embrouillée et incertaine.

S'agit-il, dira-t-on, d'un rationalisme morbide, d'une activité pseudo-philosophique à froid et détachée des problèmes viraux de la malade ? Rien n'est plus loin de la vérité. Nous l'interrogeons de nouveau, cette fois en lui demandant des précisions sur ce qu'elle voulait dire au sujet de la « création du monde ». Elle nous avoue d'emblée avoir eu pendant sa maladie la sensation véritable d'avoir assisté à la création du monde, *d'avoir vécu dans les premiers jours de l'humanité*, d'avoir été bien présente à ces événements.

Nous annotons aussi :

Je ne sais pas si je suis dans le monde ou pas, j'ai eu la sensation d'être passée déjà par la mort, d'être ressuscitée ; j'ai pensé : Si maintenant je suis au ciel, je suis Sainte. N'est-il pas vrai que le Bon Dieu a fait le ciel de la même façon que la terre ? Je me sens un peu drôle, c'est le temps qui me tracasse ... Le temps par rapport à Dieu. Notre Seigneur a dit qu'il n'y avait pas de temps. En ce temps, cependant, il ne

voir pas Abraham sur la terre ... On dit dans le catéchisme il n'y a pas de temps. C'est un éternel présent. Dieu ne voit pourtant pas tout en même temps ? Il ne peut pas voir Abraham puisque Abraham n'est pas du même temps que nous.

Maintenant, nous devons rectifier la valeur qu'on aurait été tenté d'attribuer à la phrase que nous avons relevée plus haut, lorsque nous décrivions la malade en période d'agitation : (au sujet de sa mort) « ça serait au passé, mais il n'y a que le présent qui compte ». Le remplissage obsessionnel et pseudo-philosophique nous apparaît plein de « sens ». La Sainte-Vierge est-elle montée au ciel vivante ou morte ? (On sait que l'Église a admis les deux solutions comme possibles). En réalité, il s'agit d'un effort d'information sur son propre problème : est-elle montée au ciel ? Le ciel sera-t-il une copie exacte de la terre ? Vit-elle comme une Sainte ? Est-elle passée par la mort ? Quelles sont les caractéristiques du temps de Dieu ? Au ciel, avec Dieu, il n'y a pas de temps ; c'est l'éternel présent. — Contemporanéité absurde d'Abraham et d'elle-même. Cette contemporanéité vécue, n'est pas un problème posé à froid, mais l'expression assez angoissante d'une recherche pleine de sens. Le « Il n'y a pas de temps » qui, d'après Minkowski, serait le trouble générateur de la schizophrénie, le trouble du temps vécu, apparaît — en tout cas ici — comme secondaire et relié compréhensiblement à l'expérience (l'Erlebnis) de la fin du monde.

D'ailleurs, notre malade semble faire un effort général pour rendre « problématique » tout ce qui se donne comme essentiellement « mystérieux » dans le vécu schizophrénique.

On a insisté très fréquemment sur le « fond de mystère » qui constitue la vie subjective du schizophrène. On a dit que ce « mystère » explique l'angoisse du début du processus. Nous avons eu l'occasion d'observer en 1941, avec Balvet, une vieille malade très agitée et délirante, leucotomisée, sans grand succès d'ailleurs, et nous l'avons soumise ensuite au traitement convulsivant. Au cours de celui-ci, éclot un syndrome d'angoisse très aigu ; une vraie réactivation de l'étape très aiguë du début de sa

psychose. Au cours de cette angoisse, qui dura 3 jours, la malade cherchait à « faire constater son décès » et à « connaître le mystère » (*sic*). Finalement, l'angoisse s'apaisa et la malade éprouva un « miracle », « un grand miracle ». Depuis, tout en restant délirante et en s'isolant parfois, elle s'est mise au travail et l'agitation incohérente et coléreuse qui avait été le fond de sa conduite pendant des années, tomba. Elle continue à travailler régulièrement.

Minkowski, pour comprendre le « mystérieux » des schizophrènes, fait appel à la notion d'espace noir ou à l'image de la nuit. Nous croyons utile de rappeler ici la notion de G. Marcel sur la différence entre mystère et problème. « Le problème est quelque chose que l'on rencontre, qui barre la route, il est tout entier devant moi. Au contraire, le mystère est quelque chose où je me trouve engagé, dont l'essence est par conséquent de n'être pas tout entier devant moi. C'est comme si dans cette zone, la distinction *d'en moi* et du *devant moi* perdait sa signification ». L'expérience vécue, nous l'avons vu dans le chapitre précédent, engage la personne. Dans l'expérience vécue de la fin du monde, nous voyons une catastrophe existentielle ; la notion du mystère est donc adéquate à cette situation. On ne peut s'en sortir que par le « miracle », par une sorte de salut (existence dans un nouveau monde). Nous voyons notre malade Française essayer de convertir le « mystère » en « problème » c'est le cheminement classique de la culture.

Il y a donc dans chaque malade, au-delà des processus qui conditionnent la dissolution de la personnalité, un effort, un « besoin vital » (*lebensnotendigkeit*), une impulsion pour arriver à une nouvelle forme de vie unitaire. Parfois, cet effort se présente comme automatique ; parfois, il représente un véritable acte de volonté ou même de foi. À ce moment, l'influence du psychothérapeute peut être décisive pour l'avenir du malade.

On se demande bien souvent sur le plan pratique en quoi peut consister la psychothérapie adéquate aux schizophrènes. On sait combien dangereuse est l'application des techniques d'inspiration analytique au moment de la « liquidation » de la

période aiguë¹. Mais, hors d'une social-thérapeutique dans un milieu neutre et de l'entrée même assez brusque (sortie précocée de Bleuler ou Mira) dans la vie sociale, les lignes d'une psychothérapie appropriée manquent. Cependant, tous les praticiens en ressentent le besoin. Il est classique de dire qu'on ne doit pas faire l'électrochoc, l'insuline ou n'importe quelle thérapeutique physique comme un acte mécanique mais qu'il doit être accompagné d'une psychothérapie active. Laquelle ? Évidemment, on laisse à l'intuition de chaque médecin le soin de la préciser. Il nous semble que, sans la connaissance du schéma général que nous venons de retracer, comme correspondant au dynamisme de l'expérience vécue de la fin du monde, les attitudes psychothérapeutiques médicales peuvent facilement faire fausse route. Il y a là un point particulièrement intéressant à retenir.

Du point de vue clinique, deux possibilités d'évolution sont encore à envisager : l'évolution « manichéenne » qui représente le vécu correspondant à l'approfondissement des facteurs de désagrégation et la « concentration passionnelle morbide » qui représente le maximum de « réactivité » des facteurs personnels de cohésion, ... le salut dans le choix le plus conscient, pour ainsi dire. Dans le premier cas, comme l'admet d'ailleurs l'écclésiaste religieux la plus stricte, la séparation du bien et du mal est vécue comme la réalité la plus pressante. D'ailleurs, immédiatement avant la fin du monde, l'apparition de l'Antéchrist pose le problème de la séparation du bien et du mal.

Que personne ne nous égare d'aucune manière, car, auparavant, viedra l'apostasie et se manifestera l'homme du péché, le fils de la perdition.
(saint Pierre, II, *Épître* 3)

« Quand les mille ans seront accomplis, Satan sera relâché de sa prison et il en sortira pour réunir les nations qui sont aux quatre extrémités de la terre. » (saint Jean, *Apocalypse*)

En eschatologie dogmatique¹ il y a une seule chose qu'on peut affirmer concernant la fin du monde : la séparation du bien et du mal.

Tout psychiatre est frappé précisément de la violence et de la netteté avec laquelle le problème du bien et du mal se pose à la plupart de ses malades. Récemment encore, Baruk a insisté sur cette persistance de la conscience morale chez les malades les plus affaiblis. Il y voit la continuité de l'humain. Il a, à ce sujet, raison, mais pour nous, cette « conscience morale », la préoccupation presque exclusive de la séparation, distinction et engagement dans le bien et le mal, est une conséquence de l'Erlebnis de la fin du monde. En tout cas, si elle prend une acuité qui atteint à l'évidence clinique, elle le fait non pas en tant que continuité d'un « sens » du bien et du mal primaire que la maladie ne réussirait pas à tetrasser mais surtout à cause des nouveaux investissements affectifs qui lui donnent une valeur vitale et qui découlent compréhensiblement de l'expérience vécue de la fin du monde.

Le départageant, la coupure en deux dont François parle dans sa période d'agitation, annonce déjà le développement moral qu'elle prendra plus tard. Notez que la coupure se fait de façon à isoler le côté sexuel et viscéral du côté pneumatique et mental. Il ne faut pas attendre la manifestation clairement manichéenne pour découvrir la séparation post-catastrophique et orienter le malade vers une reconstruction plus « consciente » et peut-être plus « passionnelle » ?

Il faut savoir la découvrir derrière de simples insinuations afin de pouvoir choisir le moment opportun de l'action psychothérapeutique. Le thérapeute et les enchaînements des objets et des personnes, mis à sa portée, devaient alors « rejouer » cette renais-sance, où la libido se déployant dans le champ thérapeutique, pour se dessaisir de la catastrophe narcissique².

1. Note de 1955. C'était le point de vue de l'époque, qu'il faut évidemment nuancer,

mais qui reste en quelque sorte pertinent, tout dépend de ce qu'on appelle inspiration psychanalytique, et ce qu'on évalue comme « liquidation » de la période aiguë.

1. D'après Bartmann, *Traité de théologie dogmatique*, Muhlhouse, 1936.

2. Note de 1955. À l'époque, nous avons proposé une thématique concrète, au séminaire de St-Alban. Comment étayer ce transfert dans le procès de la cure des psychotiques ?

Nous avons vu la malade (d'Ey) essayant d'effacer le mal (la syphilis) ; écoutons encore ce cas de Grille :

Une jeune fille troupe des soldats de toutes les armées, entend les cloches de tous les clochers sonner, voit passer les tramways, mais d'une couleur jaune toute particulière, un passant fait hum ... hum ... ; (?) D'autres marchent sur le trottoir d'une façon spéciale, il y a un léger vent, quelque chose dans l'air, et alors "j'ai compris que l'heure du dîner jugement est arrivée." Les passants marchaient vite, les voitures comme moi-même étaient poussées (la même force qui menait les voitures menait la malade) et après ça le monde était tout différent ; avant, le ciel était gris, bas, oppressant, maintenant, le ciel est plus haut, et clair, même lorsqu'il pleut ; le soleil brille beaucoup plus clair. Avant, c'était comme s'il ne brillait que sur une place. Récemment, le vent a soufflé fort, les arbres ont fait un mouvement si significatif, en plus, on a entendu un bruit comme un coup de feu, les voitures allaient encore plus vite, on entendait le crissement des rails comme s'ils manquaient d'huile tout à été si étrange que j'ai pensé que tout le monde serait reconstruit que les hommes seraient mis de nouveau à leur place, à droite et à gauche (c'est-à-dire les bons et les mauvais — droite et gauche de Dieu).

On comprend aussi la réaction euphorique pseudo-maniaque que l'adhésion au bien provoque, d'autant plus que le malade se sent alors réellement choisi ou investi d'une mission messianique. Nous ne voulons cependant pas dire que l'agitation soit due uniquement à l'Erlebnis. Il faut faire, dans chaque cas, la part de la réaction et celle des facteurs organiques. Il est fréquent, en effet, que les troubles de la perception et du « temps » psychique apparaissent avant l'idée délirante ou le fantasme de la fin du monde. A. Wetzl¹ qui a étudié spécialement cet Erlebnis croit même qu'il prend son origine dans une anomalie de l'acte de la perception. Nous avons reproduit des textes où les malades décrivent ces troubles d'une façon nette. À ce sujet, la vitesse

spéciale du vécu et l'augmentation en nombre et en acuité des perceptions nous semblent très significatives. Notre malade Françoise et sa sœur qui a subi aussi un épisode schizomaniaque, ont, quelques jours avant leur entrée à l'hôpital, après une période de malaises et d'inquiétudes discrètes, fait une fugue dans la montagne. D'après la reconstruction mnésique et le témoignage de ceux qui les ont ramenées, les phénomènes hallucinatoires, le sentiment du merveilleux, et les attitudes catatoniques ont été consécutifs à ce premier épisode ou expérience bouleversante.

On sait combien fréquentes sont les fugues au début de la schizophrénie ; on sait aussi comment, parfois, elles finissent par le suicide ou par des auto-mutilations ; vraies scènes de sacrifice. Même les meurtres plus ou moins « motivés » peuvent être en somme des tentatives de « salut ».

L'excitation est donc, en partie au moins, antérieure à la cristallisation de l'Erlebnis de la fin du monde. Ceci explique qu'elle puisse se prolonger, même dans les cas où la « solution » messianique n'apparaît pas au malade comme une possibilité propre. Les événements vécus dans l'Erlebnis et la séparation du bien et du mal qui lui font suite, peuvent se résoudre en effet par une identification avec le mal.

« Mlle A... »

— D. Vous êtes malade ?

— R. Ça fait partie de l'au-delà. C'est la bataille de Dieu et le diable ... Je l'ai faite. »

— D. Vous avez dit à la sœur que vous étiez possédée par le diable et qu'il vous arrivait des choses incompréhensibles, que c'était la fin du monde ?

— R. Je ne peux pas le comprendre pour moi-même, je peux être Satan ; j'ai entendu des voix, des cris perçants, j'ai des visions dans mon imagination — » (La malade raconte une scène oniroïde du début de l'accès, où, enfermée dans sa chambre de bonne, elle entendait sans comprendre le bruit que faisaient ses patrons, qui montaient et descendaient, et parlaient de "clef", un soir). Dans mon

1. A. Wetzl, « Das Weltuntergangserlebnis in der Schizophrenie », *Zeitschrift für die gesamte Neurologie und Psychiatrie* 78, 1922.

imagination, il y avait quelque chose d'anormal. Il m'a montré une lampe (le patron) un grand verre sur la table ... pour me faire peur. C'était mon imagination. J'ai entendu taper comme des choses qui tombaient. Après, on a ouvert une boîte d'étoffes. Il y avait la couleur rouge ; d'ailleurs, j'ai pensé que peut-être c'était le paradis terrestre. Je suis entrée dans la cuisine et j'ai entendu des choses étranges. Il demandait à sa femme "Donnez-moi un verre". Il voulait quitter sa famille ; je ne veux pas ... Je me demande si mon cœur n'a pas cessé de battre, si c'est une machine qui est à sa place. Je me suis sentie glacée, comme morte, j'avais rudement peur ... ce n'est pas humain ... terrestre ; j'ai voulu faire de la contradiction ... Mais tout à coup c'était de nouveau clair, normal ... après, j'ai rêvé et je voyais beaucoup de monde. Qui ... attendez dans le rêve, c'est vague, c'est flou ... une religieuse me tenait par la main ... l'homme n'était pas normal comme s'il était sorti de la tombe, il avait des trous dans la figure. Je changeais la paillasse de droite à gauche, j'ai fini par la laisser à gauche ... On m'a mis une robe rouge. J'ai pensé que Jésus ils l'avaient crucifié...

— D. Vous êtes placée à Montpellier ?

— R. Vous le savez aussi bien que moi. Je n'ai rien à vous dire ... Je voulais aller me confesser, on s'y est opposé. Je suis malade parce que je vois des choses qui ne sont pas réelles. Je n'y comprends rien, vous n'avez qu'à faire l'expérience ... Je voulais savoir si j'étais une sainte ou si j'étais possédée du diable. Ainsi, j'ai sauté en bas du Pérou ... J'ai voulu me suicider. Je ne veux pas faire des confidences, surtout à des hommes. Je suis possédée du diable, ça veut dire que j'ai le mal ; on a des pensées mauvaises. Quand je veux aller au bien c'est le mal qui vient. Finalement, je serai Satan ... Je sais bien ce que vous pensez ; vous pensez à des saletés, je ne vous donnerai pas mes pensées. Vous le savez aussi bien que moi. Ma vie, c'est des horreurs ... Je me battais avec le diable, c'était la fin du monde, j'ai dit "je veux voir", je veux constater si je suis folle ou non, c'est pour ça que j'ai fait des saletés avec un jeune homme ... Je vous déteste tous, c'est moi qui suis la cause de la guerre, le diable et le bon Dieu se sont peut-être mélangés.

La malade s'améliore à la suite d'un abécès de fixation. Avant de sortir de l'hôpital, elle donne des précisions sur les premiers jours de sa maladie. Elle a cru être dans le purgatoire. Les autres malades étaient aussi des âmes en peine. Nous y reviendrons. Cependant déjà nos derniers textes suffisent peut-être à montrer que le problème de l'excitation, de la labilité de l'humeur, de l'onitisme, est en grande partie indépendant du dynamisme propre de l'expérience de la fin du monde, bien que seulement cette expérience vécue vient à lui donner un sens.

À l'opposé de la séparation dramatique du bien et du mal, consécutive à la fin du monde, la concentration passionnelle morbide ne peut être évidemment qu'une attitude tardive, qui survient souvent en effet lorsque pour ainsi dire, les phénomènes acifs de la maladie se sont éteints. Le délire de structure paranoïaque qui en résulte est un effort comparable à la synédésis de Monakow. Mais, cette fois il se place sur un plan très conscient ; il s'agit d'un vrai choix non exempt de mauvaise foi (dans le sens de Sartre).

L'exposé clinique de ces cas nous prendrait trop de place et ils ne sont pas indispensables à la compréhension des chapitres suivants.

Jusque-là nous n'avons parlé de l'expérience vécue de la fin du monde que chez les schizophrènes. Lorsque nous avons continué nos recherches, nous nous sommes trouvés devant des cas de manie indiscutables où cette expérience est aussi franche. Nous en avons rapporté une observation avec Bonafé, à la S.M.P., le 24-1-1944. Il est vrai que dans ce cas comme dans d'autres, l'écllosion brusque de la psychose succédait à un rêve de la fin du monde. Parfois ce qui compte dans la manie c'est le rôle de prophète dans lequel le malade essaie d'établir les « calculs » lui permettant d'annoncer la fin du monde. Des « projets » tendant au sacrifice d'un enfant ou à l'attitude de prostitution sacrée apparaissent ici plus fréquemment que dans les schizophrénies. Nous avons aussi observé des réactions de type confusionnel avec un facteur toxique et une situation psychogène particulière

et constante. Ici, le rêve de la fin du monde inaugure le tableau clinique et, le plus souvent, ces malades guérissent très rapidement et sans séquelles.

Nous avons eu d'autre part l'occasion d'explorer des sujets *normaux* qui auraient présenté des fantasmes de la fin du monde plus ou moins déguisés sous une attitude littéraire, une recherche religieuse ou philosophique. Ces constatations « cliniques » n'élèvent point la valeur à ce que nous avons dit au sujet de la schizophrénie mais elles nous ont poussés à revoir la construction théorique que nous avions ébauchée prématurément.

Nous nous apercevons alors des erreurs de base que nous avons faites dans une application mécanique des notions logiques ou existentielles (d'après les études d'Heidegger) au vécu et à la psychopathologie en général.

Il est intéressant pour la compréhension de notre position actuelle de retracer le cheminement de notre erreur.

Notre premier problème fut le suivant : existe-t-il un « symptôme » spécifiquement schizophrénique ? Pourrait-on décrire un fait vécu, significatif, par lui seul, de cette maladie ? Evidemment le problème était mal posé ; mais, il y a quelques années, nous avions cru pouvoir y répondre en disant que l'expérience vécue de la fin du monde était exclusivement schizophrénique et qu'elle devait se trouver nécessairement dans toutes les schizophrénies.

Nous fîmes un rapprochement avec la philosophie de Heidegger. Il nous apparaissait très fécond¹. On connaît les idées d'Heidegger qui représentent un vrai tournant de la spéculation philosophique moderne. Depuis longtemps, la psychiatrie allemande s'est efforcée d'en tirer des applications techniques. Storch a essayé en effet d'étudier les schizophrènes en partant des notions de l'analytique existentielle heideggerienne. De même, Kuntz, pour le délire, et Binswanger d'une façon plus générale. En 1935, le congrès annuel de la Société

1. Depuis lors, les problèmes de l'existentialisme philosophique sont devenus une mode regrettable et une source de malentendus.

espagnole de psychiatrie discute à Madrid les possibilités de telles démarches.

La position classique, dans ce type de recherche consistait alors à concevoir la symptomatologie schizophrénique comme secondaire à une modification *d'ensemble* de la personnalité. Les processus organiques responsables de la schizophrénie ne donneraient pas lieu directement à des symptômes primaires, puis à des symptômes secondaires (amenant consécutivement une modification de la personnalité). Il s'agirait d'un changement existentiel ; la modification de la personne serait primaire, même s'il fallait parfois la considérer comme un trouble endogène.

Pour saisir cette modification, il fallait découvrir, dans des conceptions anthropologiques, les éléments de la nouvelle recherche¹. Les données de la psychologie imminente après les efforts de Berze, Gröhle et Mayer Gross ayant conduit à une sorte d'impasse, étaient inadéquates. On cherchait à décrire les particularités de l'homme schizophrénique en tant qu'« être dans le monde ». Storch, par exemple, en vient, d'une part, à une étude comparée du monde schizophrénique avec le monde archaïque primitif, et, d'autre part, décrit le monde schizophrénique comme manquant d'« historicité » ; comme ayant un caractère diffus, significatif, labile et instable.

Le rapprochement que nous fîmes à une tout autre origine et un tout autre sens. On sait que Heidegger base sa spéculation, non seulement sur des éléments construits, rationnels ou logiques, mais sur certains « moments affectifs ».

La vie affective était jusqu'à Heidegger quelque chose à étudier en soi. Cependant, en dehors des expériences mystiques, jamais elle n'était devenue un instrument de connaissance philosophique au même titre que l'intelligence ou la logique². Par

1. L'œuvre de Minkowski, de Krontfeld répondent à cette même orientation.

2. Nous remercions notre ami le Dr. Solanes qui au cours de nos discussions autour de ce sujet, nous fit apercevoir la portée de cette nouveauté.

contre, chez Heidegger, c'est avec quatre « moments affectifs fondamentaux » qu'il étudie le Néant. À savoir :

- L'ennui véritable, profond
- la joie de la présence de l'être aimé
- l'angoisse
- et l'audace.

Ces deux derniers moments étant les plus révélateurs du Néant ou plutôt, constituants de l'expérience fondamentale du Néant, c'est-à-dire, du *non existant*.

En réalité, ce qu'on éprouve par l'angoisse heideggerienne dans laquelle l'existant devient « branlant », c'est un *mouvement* de recul *devant la finitude*.

D'autre part, parmi les descriptions apportées par la recherche phénoménologique des cliniciens allemands au sujet du vécu de la schizophrénie processuelle, nous avions retenu, comme un fait clinique sur lequel on ne pouvait avoir aucun doute, la description de ce qu'on conviendrait d'appeler « Grundstimmung schizophrénique », c'est-à-dire l'ensemble des « moments affectifs » spéciaux que le malade éprouve. Ces descriptions nous semblent correspondre précisément aux états qui servent à Heidegger pour révéler ce « néant qui néantit » et qui met tout d'abord la « réalité humaine devant l'existant comme tel. » Dans la « Grundstimmung schizophrénique », on retrouve bien cette angoisse primordiale, si différente de toute crainte particulière telle qu'elle est décrite par Heidegger : il s'agit en effet d'une angoisse dans laquelle « on flotte en suspens » qui produit le glissement de l'existant dans son ensemble, « l'angoisse sans détermination », « le rapprochement des hommes et des choses et de vous-mêmes avec tous, dans une indifférenciation étouffée » ; il apparaît ainsi des phénomènes de dépersonnalisation consécutifs : Écoutons Heidegger : « À cela tient que nous-mêmes – nous hommes que voici nous nous sentions en même temps glisser au milieu de l'existant ; c'est pourquoi, dans le fond, ce n'est ni toi ni moi que l'angoisse oppresse, mais *on* se sent ainsi » ; le sentiment d'étrangeté, « le néantir n'est pas un

accident fortuit, mais en tant qu'expulsion par répulsion sur l'existant qui *glisse* dans tout son ensemble, c'est lui qui révèle cet existant dans sa parfaite *étrangeté* jusqu'à lors voilée, qui le révèle comme le radicalement Autre en face du Néant ».

Cette angoisse, dit Heidegger, ne fait que sommeiller d'habitude et ne se manifeste pas dans la vie courante.

« Le souffle seul vit continuellement chez l'anxieux », sa manifestation « la plus persistante se dessine à *travers celle dont le fond est audace*. »

Ne voyons-nous pas de même, *l'audace* constituer l'autre pôle un peu paradoxal de la conduite schizophrénique au début du processus.

Une fois établie l'identité entre le Grundstimmung schizophrénique et les descriptions que nous venons de transcrire de *Sein und Zeit*, le cheminement de notre pensée peut être facilement déduit pour ceux qui connaissent Heidegger.

On sait, en effet, que l'analyse des notions du monde, amène Heidegger à préciser celle « d'être dans le monde » et celle de « transcendance », qui lui est, jusqu'à une certaine limite, superposable. Mais, n'oublions pas que ce qui lui permet d'édifier ces notions n'est pas l'analyse critique ou logique, sinon l'« *expérience* » de la *finitude*, telle qu'elle se révèle dans l'angoisse primordiale, « l'essence du néant qui néantit, réside dans ce qu'il met tout d'abord la « réalité humaine » devant l'existant comme *in tout*. Il faut que la « réalité-humaine » dépasse, émerge, et transcende ce tout « néant » pour s'affirmer un « soi-même ». Cette émergence, hors de l'existant, nous l'appelons transcendance ». L'être dans le monde est une définition de la transcendance, en tant que *l'ensemble* de l'existant est *retrouvé* grâce à la transcendance. On voit ainsi que la « réalité humaine » retenue à l'intérieur du Néant est constitutive du monde en tant que façonnement du tout de l'existant. La notion du monde, chez Heidegger, n'a rien à voir donc avec la totalité des choses de la nature. Le monde fait partie de l'« ipseité ».

théories de la pratique psychanalytique, on peut saisir comme mouvance « interne » du fantasme de la fin du monde.

Il faut dire d'abord que je n'ai pas, ou presque pas, une expérience professionnelle de la pratique psychanalytique classique chez les psychotiques, où il semble que le vécu de la fin du monde joue un rôle très percutant. À part l'échec d'un essai avec une psychose refroidie au niveau pseudo-obsessionnel, que j'ai publié en 1934 en Catalan¹ et qui détermine un tournant de mes agissements psychothérapeutiques dans des institutions psychiatriques, ici même en France, seulement trois malades qui ont été soignés, très améliorés, voire guéris, à l'hôpital de Saint-Alban, ont, pour ainsi dire après coup, suivi un parcours psychanalytique sur *le divan* ; encore cela avec des nuances dans la technique de mes quelques interventions, voire dans le rythme des séances, qui a été toujours laissé au bon gré du malade — deux fois déjà ayant sorti de l'hôpital. — Il serait donc absurde de prétendre de ma part d'en dire quelque chose de substantiel. En fait, je ne peux pas fonder dans ma pratique clinique psychanalytique, rien au sujet de l'évocation des fantasmes de la fin du monde, de sa structure et de sa portée, dans le cas des psychoses.

Cependant, il me semble, d'après des lectures variées — et quelques transpositions très risquées de ma propre pratique psychanalytique, dans d'autres cas —, que l'on puisse référer le fantasme de la fin du monde, au retrait de la libido auparavant placée sur un certain nombre d'objets significatifs disponibles.

La banalité de la chose ainsi dite ne m'échappe pas, tout comme la non spécificité que ce point de vue comporte alors en face de l'ensemble problématique des « névroses narcissiques » de Freud. On sait que dans ces cas d'après cet auteur, en effet, le retrait de la libido des objets est re-investi dans le moi.

Toutefois, c'est sur cette perspective qu'il me semble pouvoir indiquer que dans le fantasme de la fin du monde, il n'y a pas seulement une mise en scène catastrophique de la libido. Il y a

aussi en quelque sorte la revendication, ou si on veut, le regret nostalgique d'un vrai sacrifice — dans les nuances religieuses de la chose — de la libido maternelle. Comme on le sait, c'est pour ainsi dire cette libido — entre sacrifiée et libérée — qu'investit le monde, au même temps et au même rythme, que le sujet façonne l'édification des structures de sa personnalité.

Dans la mesure où l'amour a concentré autour de la personne aimée son rayonnement libidineux et que cette personne incarne l'imago, le traumatisme de sa perte occasionnelle (le décès par exemple) entraînera derrière elle la perte du monde et probablement un vécu qui côtoie et parfois place dans une des formes de l'Erlebnis catastrophique de la fin du monde. C'est ainsi qu'on la retrouve chez un grand nombre de mélancoliques et surtout au début des manies « réactionnelles » (le deuil maniaque de Lagache) et dans des bouffées délirantes. Paradoxalement, le fantasme de la fin du monde, comme le montre Jung, peut représenter la volonté de mourir, non exemple de réviviscences sadico-masochistes ; dans un plan plus profond, la réactivation du Traumatisme de la naissance de O. Rank.

Pendant mon enfance, l'annonce des cataclysmes provoquait en moi une voluptueuse satisfaction ... J'avais appris à ne rien laisser voir et à éconter en silence les lamentations des adultes ... La guerre me prouva après que mon état n'était pas exceptionnel ... L'union indissoluble de la peur et de l'espoir sadique nous fait penser que, peut-être, demain, le soleil ne se lèvera plus ... Il faut avoir vécu certains moments dans la tempête ...
Phomme, alors, épuisé, souffre, mais au milieu de ses plantes, subitiste le goût insensé de parvenir plus loin dans l'outrance et le paroxysme ... Cette complexion de la sensibilité humaine rend permanente la hantise des grandes catastrophes cosmiques ... L'observation, par ailleurs indiquée qu'elles ne sont pas seulement des hantises et qu'elles se sont déjà produites dans le passé (bouleversements de l'ère tertiaire).

L'inconscient associe ces transformations géologiques aux événements fabuleux qui sont liés à l'origine des sociétés, l'esprit veut une raison à ces cataclysmes et il y voit la nécessité, à un moment donné, d'effacer le mal, de rénover et d'anéantir le monde.

1. « Falls clinics ».

Le drame individuel de la naissance, dans lequel les eaux ont une si grande place, s'élargit à l'échelle de l'humanité entière : les hommes doivent être séparés de leurs ancêtres divinisés par un déluge, une eau franche.

Celui qui a subsisté est un saint qui participe à l'ancienne nature de héros et de notre nature présente.

Dans ce texte, Mabille pose dans une synthèse très heureuse, la pluri-valence du symbole et les échos successifs que sa révérence éveille. L'erreur serait de vouloir ramener toutes les explications à une seule : les plans du vécu et du raisonnement s'y trouvant superposés.

Expliquer les contes par le souvenir des mythes anciens correspond à une partie de la vérité ; pour appréhender celle-ci dans son ensemble, il faut inverser la proposition et montrer que les mythes et les rites, naissent et croissent sur la terre féconde de la tradition folklorique. Les contes forment un trésor commun, une expression spontanée de l'inconscient collectif. Les religions s'en emparent, elles les réunissent dans une construction stable pourvue d'un but moral. La systématisation religieuse capte le merveilleux, lui enlève la fantaisie, sa liberté. Elle l'exploite à des fins métaphysiques et sociales. Les images du rêve sont organisées suivant une iconographie minutieusement calculée en vue de servir au dogme.

Je constate qu'une confusion a souvent été faite entre les élans du mysticisme tendus vers les plus hauts degrés de la spiritualité et le développement des facultés oniriques et imaginatives. Une religion à ses débuts, malgré les miracles dont elle s'entoure, malgré le fantastique qu'elle met en œuvre, masque toujours une réaction contre un paganisme antérieur dont elle montre la fantasmagorie puérile. Elle triomphe par l'utilité rationnelle qu'elle possède. Elle tend à restreindre le champ du merveilleux en apportant une réponse à l'inquiétude, une sérénité par des affirmations dogmatiques, enfin, une explication plus complète de l'inivers. Or, le merveilleux suppose moins des solutions qu'une volonté

1. Pierre Mabille, *Le Miroir des Merveilleux*, Paris, Le Sagittaire, 1940, pages 117-118.

constante d'exploration du domaine inconnu ; le vrai croyant ignore ce contenu dès qu'il possède la foi¹.

Il y a en effet un mouvement à double sens qui va des faits historiques et « vécus » au mythe et au rite et du rite au fond culturel commun. Jung a montré le même épuisement de la religion vécue dans le rite tel que le dénonce Mabille.

Il n'est qu'un cas particulier du dynamisme du symbole qui dissout le « Personnel » et le complexe dans le tout de la pensée, et qui ainsi la socialise. Pierre Gordon² sur un autre plan, a insisté sur l'aspect culturel et spirituel (et pour cela universel) du déluge. La débâcle en liaison avec les cataclysmes d'ordre physique du cinquième millénaire avant l'ère chrétienne, répond à un changement de structure de l'histoire économique et sociale de l'humanité.

La fusion des cultures des régions nordiques (éléments et théocratiques) et de la culture patriarcale des rives de l'Océan Indien, la reprise en mains de la terre par la théocratie pastorale réorganisée (utilisation pour le travail des champs du bétail des pasteurs : l'invention de la charne s'ensuit) se produisit vraisemblablement dans la dernière période du cinquième millénaire ; c'est alors que les "Dieux" (les "fils des Dieux" de la culture nordique pastorale par opposition aux "filles des hommes" — c'est-à-dire aux femmes agricultrices) s'installèrent sur la Grande Montagne et que s'ouvrit l'âge de l'argent, la grande période néolithique. L'instauration du rituel initiatique fut l'instrument de "noyautage" à l'égard de la civilisation féminine.

Il faut considérer en effet l'ensemble des hommes comme le fait Mabille — comme une identité comparable à celle de l'individu et soumise aux mêmes lois. « Il suffirait de transposer les enseignements déjà classiques de la psychanalyse en en étendant la portée. Cette opinion est celle des auteurs contemporains qui

1. Mabille, *ibid.*, pages 45-46.

2. L'initiation sexuelle et l'évolution religieuse, PUF, 1946.

s'ingénient à relier les acquisitions récentes de la psychologie personnelle aux observations des psychologues. Mais en changeant de dimension, en passant d'un plan à un autre, on ne doit pas oublier que les phénomènes, s'ils restent homologues dans leurs mécanismes, changent de sens. »

Et, d'autre part, le mouvement inverse est aussi vrai. « Quoique la culture morale et intellectuelle – disait Pichon – se fasse sous la poussée de l'ambiance, et grâce aux acquisitions accumulées par la nation, chaque sujet recrée pour lui-même, reconstruit méritoirement la civilisation par ses renoncements, ses oblations, ses sublimations ; dans chaque homme la civilisation est une nouvelle œuvre personnelle, originale. »

Il s'agit bien de renoncement et d'oblation, ou mieux encore comme nous avons dit plus haut, de sacrifice de la libido-maternelle. Naturellement, ici, la libido doit être conçue comme chez Jung d'une façon génétique et non exclusivement sexuelle. D'ailleurs, si nous employons ce terme, nous ne le faisons pas sans les réserves du même type que celles que nous avons faites à tout l'ensemble de la terminologie psychanalytique¹.

Jung dit, un peu poétiquement, qu'à peine l'homme a-t-il abandonné sa mère – source de la libido, – qu'une soif « éternelle » le saisit ; il brûle de la retrouver pour se rajourner à la fontaine de jouissance. Lorsque la libido se matérialise en fantasmes, elle ne peut que s'enfoncer en elle-même, de là le désir de mourir et toutes ses variantes. Le monde objectif n'est saisi que par renoncement progressif de la libido maternelle et aux fantasmes qui y ramènent : la rêverie à ce propos engendre toujours l'angoisse de la mort.

Seul, le héros est capable de revenir à la source et de remonter enrichi, transformé.

Ce n'est qu'après avoir fui vers ses parents et s'être mis sous leur protection que l'homme ébloui, fasciné par le rêve de son enfance, enveloppé

1. Bonnaté-Tosquelles, OCT-SMP, 28-1-46.

d'un brouillard de superstitions magiques, c'est-à-dire pensant, repêtré dans le monde¹.

Mais, parfois, le danger de cet aller et retour écrase l'individu et il renonce au sacrifice ; c'est la fin du monde.

L'homme cherche alors à nier son désespoir en régressant vers les puissances protectrices de l'enfance et en les réinstallant².

Ainsi, Thésée et Peirilloos qui, voulant conquérir la souterraine Proserpine, descendaient aux Enfers par la crevasse du bosquet de Kolonos. Arrivés en bas, ils voulurent se reposer mais restèrent suspendus aux rochers « c'est-à-dire – dit Jung – cramponnés à leur mère ; ils furent perdus pour le monde terrestre ».

De même, un de nos schizophrènes catatoniques, depuis sa « fin du monde », se sent tomber sans arrêt dans un puits sans fond.

Ixion qui se vantait d'avoir séduit Héra (la mère) fut jeté par Jupiter aux Enfers où il fut attaché à une roue qui le fait tourner éternellement.

Chez Jung, on retrouve tout un ensemble de mythes et de légendes où la fin du monde est finalement épargnée, grâce à l'activité sexuelle, venant ainsi confirmer ce que nous avons dit plus haut de nos malades.

Le grand serpent, issu d'un petit serpent par élanage, dans le creux d'un arbre, finit par dévorer tous les humains (mère vorace). Seule, survit une femme enceinte ; elle creuse une fosse (crypte ventre de la mère), y descend, se couvre d'une pierre et enfante deux jumeaux qui, plus tard, tuent le dragon.

Le taureau Sarsaok sera sacrifié à la fin du monde. Or, c'est à Sarsaok que le genre humain doit sa diffusion car c'est sur son dos qu'ont pris place 9 races sur 15 existantes pour traverser l'océan à destination de contrées lointaines.

1. Jung, *M et T de la L*, page 407.

2. Freud, *Souvenir d'enfance de L.*, de *Vinci*, page 57.

me social qui désespérerait de sa guérison ? Est-ce le caractère mélancolique ? Est-ce l'homme qui constaterait sa place et son isolement dans la communauté ? Est-ce le délinquant qui veut nous apporter par son martyre le témoignage de la vie ? Est-ce une incarnation de l'amant de son premier amour, comme de Fauchères ?

Est possible que Nerval pendu soit tous ces personnages à la fois ; ils ont pu s'incarner successivement dans le grotesque pendu, rue de la vieille Lanterne. Mais une question reste toujours sans réponse : lequel se pendit le premier ?

En résumé, après les accès maniaques, Nerval n'est jamais parvenu à objectiver sa maladie de façon complète. Sa guérison ne reflète pas un retour complet à la normalité. Nerval naît comme malade, ses accès d'exaltation et de dépression mais les contenus de son vécu pathologique, qui comportent toute évidence une partie des éléments de la vie concrète, deviennent des thèmes de croyance. Ils reflètent, d'une certaine façon, la nouvelle personnalité du poète et redonnent, d'une certaine unité à toute la vie concrète de Nerval. Ces éléments pathologiques deviennent de vraies « expériences » avec leur dynamisme spécial, que nous avons décrit. Le poète s'efforce, pendant la convalescence de ses crises, de transformer son expérience. Cette attitude, qui est volontaire, est en fait un mécanisme réel de la guérison. L'activité professionnelle de l'écrivain facilite la tâche. La littérature et la poésie ont aussi des techniques au service des besoins immédiats de l'individu malade.

Amélia est une œuvre poétique qui tire son caractère spécial de deux faits suivants :

Nerval attend de l'élaboration d'*Amélia* qu'elle lui apporte la guérison.

III.

Il faudrait exposer toute la vie de Gérard de Nerval pour pouvoir situer dans une perspective historique les événements psychopathiques qu'il a subis. Nous ne le ferons pas. Nous renvoyons le lecteur à la biographie de A. Marie. Cependant, il y a là le premier problème que nous devons nous poser en clinicien. Les faits rapportés dans *Amélia* correspondent-ils à un *processus* ou à un *développement de la personnalité* ? Chavasse a voulu montrer que la folie de Nerval ne peut pas être considérée comme un fait nouveau, isolé, à l'intérieur de l'histoire du poète. L'unité et le sens de sa vie entière apparaît dans la recherche de l'absolu. *Amélia* est, d'après Giraudoux, « une préface passionnément mais volontairement écrite au suicide ». Il y a une continuité historique dans la vie de Nerval et les crises de folie s'inscrivent et s'intègrent dans le développement de sa vie. Il semble que l'idée de *processus* venant transformer sa personnalité, jusqu'à la rendre hétérogène à sa vie antérieure, doive être écartée. Notre premier effort de compréhension envisagera *toute* la vie du poète. La clinique habituelle pose le problème de la même façon. Nerval a présenté plusieurs accès d'excitation psycho-motrice d'évolution rapide. Il ne serait pas difficile de décrire aussi des périodes dépressives pleines de sentiments d'auto-accusation aboutissant au suicide. S'agit-il d'une psychose maniaque-dépressive ou bien d'une schizomanie, dans le sens de Claude ? Les deux éventualités nous mènent à la notion « dégénérative » ou « constitutionnelle endogène » et nous pose le

Sans doute dans une perspective psychanalytique, on pourrait saisir peut-être toute la vie spirituelle de Gérard de Nerval comme une recherche désespérée de sa mère¹. L'histoire de la famille Labrunie rend acceptable cette hypothèse même pour les plus réfractaires aux conceptions freudiennes. L'histoire des amours de Gérard où l'« objet » devient même consciemment une incarnation d'une « image » unique répond à cette recherche ; les échecs de ses amours mi-volontaires, mi-recherchés, trouvent leur explication dans le caractère inconscient d'incerte potentiel que tout amour doit prendre chez lui. Le « complexe maternel » se retrouve tout au long de la vie de Nerval. Dans *Promenades et souvenirs* nous lisons : « Les lettres qu'écrivait ma mère, des bords de la Baltique ou des rives de la Sprée ou du Danube, m'avaient été lues tant de fois ! Le sentiment du merveilleux, le goût des voyages lointains ont été sans doute pour moi le résultat de ces impressions premières ». Dans sa conduite psycho-sexuelle, les manifestations œdipiennes sont éclatantes : une dame anglaise lui donne rendez-vous aux ruines de Patrici. Nerval s'y rend et explique à la dame son culte d'Isis. Cette évocation de la déesse-mère ne prend toute sa valeur psycho-révélatrice qu'au moment où il oblige la dame à jouer sur les ruines le personnage de la déesse, lui-même se chargeant de jouer le rôle d'Osiris. La réalisation psycho-dramatique symbolique ne peut être plus claire. L'acte d'amour physique est dans ce rendez-vous différé pour toujours : « Elle me vit si froid qu'elle m'en fit reproche » (voir Marie page 152). Le culte d'Isis était très cher au poète. Isis c'est « la mère et l'épouse sacrée » (*Aurélia*, page 195). L'apparition d'Isis dans un rêve raconté dans

(Dr. Guezze, Vilga et Vidal de Cassie), chez le Dr Esprit Blanche et dans son premier internement chez le Dr Dubois (1851) : « Cyclothymie ». Lors de son deuxième internement chez le Dr Dubois (1853) et chez le Dr Emile Blanche. Le Dr Marie dans son livre très documenté ne rapporte aucun diagnostic ; les documents qu'il reproduit du Dr Blanche parlent vaguement d'aliénation mentale et d'accès de folie.

1. La mère de Nerval suivit son mari à la Campagne de Russie, laissant le tout petit Gérard chez les grands parents. Madame Labrunie trouva la mort pendant la retraite. Son mari fut fait prisonnier.

Aurélia nous donne la clef de toutes ses amours : Isis apparaîtrait et dit : « Je suis la même que Marie, la même que ta mère, la même aussi que, sous toutes les femmes, tu as toujours aimée... À chacune de tes épreuves, j'ai quitté l'un des masques dont je voile mes traits, et bientôt tu me verras telle que je suis » (page 190).

On a cherché à montrer l'identité d'*Aurélia* et Mlle Colon, la cantatrice. Mais, ni au point de vue psychanalytique, ni pour Nerval conscient lui-même, *Aurélia* n'est la personne réelle de Mlle Colon. *Aurélia* est une « condensation » de plusieurs femmes chez qui le poète recherche une signification maternelle. C'est la possibilité maternelle qu'il recherche. Chez une femme de théâtre, pour paradoxal que cela paraisse, cette possibilité est toujours vivante puisqu'elle se change continuellement dans ses rôles. La personne réelle de l'actrice est toujours cachée derrière les apparences. Cette identité affective devient évidente dans un « rêve » que Nerval transcrit dans le manuscrit d'*Aurélia* et qui a disparu ensuite des éditions. Il s'agissait d'une vision au cours du premier accès. On sait que l'intuition de la mort d'*Aurélia* déclencha cet accès : « Je vis — dit-il — devant moi une femme au teint blême, aux yeux caves... » Une fois l'accès déclenché, le poète est interné à Picpus et là « une femme vêtue de noir apparaissait devant mon lit, et il me semblait qu'elle avait les yeux caves... Cette femme c'était pour moi le spectre de ma mère morte en Silésie » (Manuscrit d'*Aurélia* : cité par Marie, page 169). La condensation de toutes ces amours autour de l'image maternelle, se prouve encore dans le fait que l'intuition de la mort d'*Aurélia* correspond à la mort réelle de Mme de Feuchères, la châtelaine de Mortefontaine, la vraie Adrienne, qui n'était pas la petite fille blonde décrite dans *Sylvie* mais une dame qui avait dix-huit ans de plus que Nerval et qui incarna sa première imago œdipienne (voir Marie, pages 86 et 105).

La punition, la mort doit suivre l'inceste inconscient. On lit dans *Ottalie ou l'illusion* : « J'ai rêvé qu'elle (la mort) m'attendait en souriant au chevet d'une femme adorée, après le bonheur, après l'ivresse et... qu'elle me disait... À présent viens dormir,

viens te reposer dans mes bras.» (*Les filles du Feu*, Édition Génie de la France, 1931, page 86.)

La recherche passionnée de la mère, transformée en éternel féminin et en absolu, forme la toile de fond de la vie de Nerval. Mais une fois constaté ce fait nous n'avancions pas beaucoup sur le chemin de la compréhension et encore moins sur le chemin de la thérapeutique. En particulier, les faits psychopathologiques concrets tels qu'ils sont décrits dans *Aurélia* restent hors d'atteinte. Une recherche historico-génétique est insuffisante même si elle se prête, comme dans le cas Nerval, à une interprétation soi-disant psychanalytique facile¹.

Aurélia est un exposé clair et un commentaire de la vie pathologique de Nerval. C'est ce qui fait dire à Théophile Gautier qu'il s'agit de la « raison écrivant les mémoires de la folie »... « le philosophe assistant aux visions de l'halluciné ».

Il y a une nuance dans ces deux phrases. La première nous place à l'époque où Nerval écrit *Aurélia* (après l'accès) ; la deuxième nous présente le poète au moment même de l'accès, d'un côté subissant le rêve et d'un autre côté méditant sur son expérience vécue. Ce sont précisément ces deux moments psychologiques que nous avons vu agir ensemble dans l'existence esthétique ; « Le jeu alternant de l'imagination et de la réflexion », traduit en clinique par une attitude de recherche volontaire de l'expérience vécue pathologique. Dans toutes les manies atypiques on peut la constater. Par son œuvre, le moi historique prend une apparence de continuité qui peut faire croire faussement que l'accès actuel résulte d'un développement de la personnalité et nous empêche de voir dans la folie l'hétérogénéité qui la définit. Il est vrai que les rêves et visions décrits dans *Aurélia* peuvent se mettre — par leur contenu — sur le même plan

1. Si l'interprétation psychanalytique forme partie du processus de la cure, celui-ci ne joue que par les évocations, liaisons et délirs du discours du malade. On ne guérit pas en psychanalyse à « cause » de l'interprétation, toutefois le processus de la cure tourne en rond sur ce interventions du thérapeute.

que les rêves éveillés auxquels le poète s'abandonnait toujours. Mais la structure psychique dont ils forment partie est tout à fait différente. Écoutons en effet, caractérisé par Nerval lui-même, l'état mental de son premier accès : « je croyais ma force et mon activité doublées ; il me semblait tout savoir, tout comprendre ; l'imagination m'apportait des délices infinis »¹. Cet état d'esprit existait déjà le jour avant : le véritable « épanchement du songe dans la vie réelle » : « Je les étonnais (mes amis) par une éloquence particulière, il me semblait que je savais tout et que les mystères du monde se révélaient à moi »². Il faut remarquer qu'il ne s'agit pas d'une découverte immanente, d'une évolution naturelle, d'un problème. Il s'agit d'un savoir a priori et total ; en réalité, d'une vraie disparition des problèmes. La structure problématique du monde disparaît. Par contre, toutes les possibilités deviennent matière « réelle » du monde nouveau. Le problème, s'il persiste, est vécu et dénature par l'émotion, et par voie de conséquence, dans ce monde de possibilité, tout devient plastique, instable, reflétant les moments de la vie intérieure. Les choses, on l'a vu dans notre exposé antérieur de l'expérience esthétique, ne sont plus elles-mêmes, mais des présages d'autres choses.

Voici comment le poète décrit l'expérience première de sa « vita nueva » : « Un soir, vers minuit, je remontais au faubourg où se trouvait ma demeure, lorsque levant les yeux par hasard, je remarquai le numéro d'une maison éclairé par un réverbère. Ce nombre était celui de mon âge. Aussitôt, en baissant les yeux, je vis devant moi une femme au teint blême, aux yeux caves, qui me semblait avoir les traits d'*Aurélia*. Je me dis : "C'est sa mort ou la mienne qui m'est annoncée !" Mais je ne sais pourquoi, j'en restai à la dernière supposition et je me frappai de cette idée que ce devait être le lendemain à la même heure ».

Il y a là un type d'expérience vécue assez connue des psychiatres. Il s'agit d'une intuition délirante. Cherchons à com-

1. *Aurélia*, édition Génie de France, 1931, page 145.

2. *Aurélia*, *ibid.*, page 149.

prendre ce phénomène par le contenu de l'expérience. Nous constatons que le poète prend conscience d'une image, dont la qualité est auto-référentielle. Le numéro de la maison n'est pas perçu comme tel, mais comme numéro-de-la-maison-coïncidant-avec-l'âge-du-malade. Il y a là une seule conscience, celle de la correspondance de ce qui est vital, intérieur et personnel — son âge — et de ce qui est extérieur. Nous savons que cette correspondance était cherchée par le poète depuis longtemps, mais, que, jusqu'à ce jour, elle n'était qu'une hypothèse, un problème que la poésie cherchait à réaliser. Maintenant elle s'impose comme une fascination. Nerval ne nous décrit pas son émotion. Cependant, seule, une conscience émue peut être la conscience d'un accord entre le Moi et le monde. Dans l'émotion — dirait Sartre¹ le monde des ustensiles est transformé en monde magique grâce aux changements que l'on impose à son corps. C'est dans ce monde magique qu'*Aurélia* — la mère morte — ne peut pas manquer de s'incarner, et rien d'étonnant que la deuxième image, cette femme au teint blême... soit « conscience de ressemblance avec *Aurélia* » (encore un accord entre le monde et le Moi)².

Comment passe-t-on de cette conscience au présage de la mort ? Plusieurs hypothèses viennent à l'esprit. D'abord, au point de vue analytique, nous savons déjà que toute imminence d'amour, par la force de l'inceste potentiel inconscient, doit être suivie d'autopunition. Mais cette hypothèse reste difficile à fonder avec les documents que nous avons en main³.

1. Sartre, *Esquisse d'une théorie des Émotions*.

2. D'après A. Maïté, le poète venait d'apprendre la mort de Mme la Baronne Adrienne de Feuchères. Cette dame serait Adrienne dont il parle dans son roman *Sybilis*, première incarnation de son « imago » maternelle. Maxime du Camp raconte dans *Souvenirs littéraires* une visite à Gérard incarné. Celui-ci lui dit : « C'est aimable à vous de venir : ce pauvre Blanche est fou ; il croit qu'il est à la tête d'une Maison de Santé et nous faisons semblant d'être des aliénés pour lui être agréables ; vous allez me remplacer parce qu'il faut que j'aille demain matin à Chantilly pour épouser Mme de Feuchères. »

3. Le numéro de la maison éclairé par le réverbère a pu être saisi d'une façon symbolique. Les recherches symbolisent la vie. La mort éteint le flambeau de la vie : le numéro éclairé c'est l'âge où il doit mourir.

On peut formuler une deuxième hypothèse si l'on s'arrête à l'examen formel de la pensée de Nerval. Nous voyons, en reliant le texte précité, que la pensée du poète, à ce moment-là, ne progresse pas par enchaînement logique, mais qu'elle glisse plutôt d'un état de conscience à un autre, ce qui est conforme à la description faite par Binswanger dans son étude sur la fuite des idées¹. La figure blême, les yeux caves sont des aspects de la mort, et l'on comprend comment une pensée abandonnée à elle-même, en se développant en vol plané puisse glisser d'une telle constatation au présage de la mort. Il en est de même du passage de la mort d'*Aurélia*, à la sienne propre. Cette intuition délirante n'est pas de structure schizophrénique, elle n'a rien à voir avec la fonction délirante de Grülhe. Le poète parle d'un état de « joie et d'impatience ». Il s'agit d'un délire imaginaire. Cette qualité est soulignée par lui-même : « l'imagination m'apportait des délices infinis ». Ceci posé, on comprendra mieux l'apparition du présage de la mort. Il nous faut rappeler pour cela ce que Sartre dit au sujet des images : « Elles se donnent toujours comme des totalités indivisibles, des absolus. Ambiguës, pauvres et sèches en même temps, apparaissent et disparaissent par saccades (elles) se donnent comme perpétuel "ailleurs", comme une évasion perpétuelle. Mais l'évasion à laquelle (elles) invitent, n'est pas seulement celle qui nous fait fuir notre condition actuelle, nos préoccupations, nos ennuis ; (elles) nous offrent d'échapper à toute contrainte du monde, elles semblent se présenter comme une négation de la condition d'être-dans-le-monde »².

« C'est l'apparition de l'imaginaire devant la conscience qui permet de saisir la néantisation du monde comme sa condition essentielle et comme sa structure première. »³

Cette expérience de la néantisation du monde, tel que le phénoménologue Sartre la pose comme caractéristique de la

1. Binswanger, *Über Ideenflucht*.

2. Sartre, *L'Imaginaire*, page 175.

3. *Ibid.*, page 237.

« conscience imagante », est en partie responsable chez Nerval de l'intuition de la mort¹. Nous croyons que l'expérience vécue de la fin du monde et celle de la mort sont des expériences d'une valeur clinique identique. Chez Nerval, un autre accès de folie commence par une expérience de la fin du monde².

Cette « expérience vécue » semble prendre sa base dans les modifications des perceptions, ainsi que l'affirme Wetzels. Nerval voit les étoiles s'éteindre ; voit apparaître un soleil « noir » et un globe « rouge » au-dessus des Tuileries, les nuages chassés par le vent et plusieurs lunes qui passent avec une grande rapidité. Mais ici le délire de la fin du monde ne semble pas avoir été précédé par une période de doute et d'inquiétude angoissante ; la signification terrible de l'événement ne jette pas non plus Nerval dans le désespoir. L'interprétation se fait d'emblée et les considérations du poète témoignent de l'indifférence du spectateur neutre. « Que va-t-il arriver quand les hommes s'apercevront qu'il n'y a plus de soleil » (!) « Quel sera leur étonnement en voyant que la nuit se prolonge ? » Ces étonnants phénomènes n'empêchent pas Nerval de dormir et de se reposer toute la nuit.

L'état hallucinatoire décrit par le poète correspond à un véritable état oniroïde. Il ne s'agit pas d'un délire provoqué par une « Wahnstimmung » quelconque, l'angoisse par exemple. Il ne s'agit pas non plus d'« hallucinations vraies ». La structure de cet état de conscience est, comme dans le premier accès, une structure de rêve. Et il faut remarquer que, cette fois-ci, l'épanchement du songe dans la vie réelle vient aussi à la suite d'une période de ruminations et de prémonitions intuitives. Un jour, Nerval se réveille plein de terreur, se disant : « C'est mon dernier jour ! ».

1. Aragon, *Le boyssan de Paris*. Dans cette œuvre, l'auteur fait paraître l'imagination prononçant un discours. Elle définit le Surréalisme et entre autres choses annonce en prophète : « Il y a pour chaque homme une image à trouver qui précède tout l'univers ».

2. *Aurélia*, page 187.

3. A. Wetzels, *Das Weltuntergangserlebnis in der Schizophrenie*, Z. Neur. 78, 403, 428-1922.

À dix ans d'intervalle, la même idée que j'ai tracée dans la première partie de ce récit, me revenait plus positive encore et plus menaçante.

Après cette prémonition l'épisode de la fin du monde ne se fait pas attendre.

Il semble donc qu'au-delà de la structure formelle du délire, l'intuition de l'imminence de la mort et l'état oniroïde de la fin du monde ont la même signification profonde.

Ceci devient compréhensible lorsqu'on s'aperçoit du sens du mot monde. Il peut se saisir : comme *Cosmos*, comme existence de l'être humain dans une communauté historique et, enfin, comme « *Ipsité* » formant partie de la réalité humaine : *Dasein*². C'est à ce dernier sens, le sens primitif, qu'il faut nous attacher et, à ce moment, toute cosmologie cesse d'être un phénomène « au-delà-de-l'humain » pour se situer au contraire à l'intérieur de l'humain. Réalité humaine et monde n'ont pas des rapports comme ceux que l'on peut établir entre *deux existants*. La forme d'être de l'homme, c'est d'« être-dans-le-monde ».

Toute expérience vécue de la fin du monde, soit sous forme de vision onirique, soit sous la forme de présage ou de prophétie, exprime un danger existentiel dont la mort physique n'est qu'un cas particulier, une image socialisée. Nous avons déjà, dans la première partie de notre thèse, exposé sa signification clinique.

On peut, sans doute, encore établir d'autres relations de compréhension entre la conscience de la mort d'*Aurélia* et le présage de la mort propre. À cet effet, il faut considérer avec Landsberg³ : l'expérience vécue de la mort d'autrui, de l'être aimé. Il ne s'agit pas là d'un chagrin simple occasionné par la perte de l'objet d'amour. Ayant constitué avec la personne morte un NOUS, « sa » mort est aussi une mort propre dans la

1. *Aurélia*, page 182.

2. Martin Heidegger, « Van Wessen des Grundes », traduction française dans *Qu'est-ce que la métaphysique ?*, Gallimard, Paris, 1938. Voir pages 67 et suivantes.

3. Landsberg, *Essai sur l'expérience de la mort*, Desclée de Brouwers, Paris, 1936.

mesure où l'on est soi-même engagé dans ce NOUS existentiel. Autrui devient un chacun, (Jederman). « Je participe à la mort d'autrui ».

D'autre part, la mort d'autrui nous dévoile *la vie de celui-ci dans son ensemble*, c'est-à-dire son « individualité complétée » et par là nous découvrons la possibilité imminente de la compréhension de notre propre individualité et non seulement la « possibilité », mais le « devoir ».

Le travail du deuil, que Lagache¹ a étudié (comme correspondant au changement de la valeur pour moi du mort aimé, « qui laisse d'être celui qui nous disait TU pour devenir chose en soi »), nous apparaît beaucoup plus complexe que sa description d'inspiration psychanalytique. En effet, il faut remarquer qu'avec la prise de conscience de la mort d'autrui, il y a une violation de la structure du monde réel où nous vivons. Une chose *est* – la mort de l'homme comme tel – qui ne peut être l'objet ni de perception ni d'expérience. Le corps présent ou mort apparaît déjà lorsqu'il n'est plus là. D'autre part, cette mort nous dévoile notre propre personnalité comme devoir et responsabilité.

Nous pouvons donc résumer ainsi l'expérience de la mort d'autrui.

1. Violation de la structure « réelle » de « notre monde » par l'entree du « non-perçu » – Absence présente de la mort – Présence absente du mort (Landsberg).
2. « Sa » mort est la mort de « NOUS ». Or, la mort « me » touche.
3. Dévoilement du devoir de saisir et de prendre la responsabilité de notre propre individualité.

Ce dernier devoir apparaît aussi comme le salut. La fuite devant ce devoir équivalait à une négation de nous-mêmes, danger bien plus immédiat que la mort même. En mourant le mort *est* encore, grâce à la présence de son individualité, de sa personnalité qui nous apparaît saisissable dans sa totalité. Notre chance d'être se joue dans l'espace de notre personnalité ; dans

les occasions et par la manière de nos rencontres, voire de nos séparations avec autrui. Nous la prenons en charge dès maintenant.

Transcrivons ici deux phrases tirées du livre de Landsberg précité : « Un instant nous abordons au pays de la mort. Sitôt après nous sommes rentrés du royaume des ténèbres. Mais dans ce moment le grand froid ne nous a-t-il pas atteints ? Serons-nous encore les mêmes après l'avoir senti ? (page 29) ... » « La possibilité d'un changement de notre existence propre en tant qu'existence-verts-la-mort (sein zum Tode), consécutif à une expérience de la mort d'un de nos semblables, se fonde dans la possibilité de l'amour personnel » (page 37).

Le travail du deuil est donc situé à l'intérieur d'un vrai ébranlement existentiel où nous risquons de n'être plus nous et nous éprouvons aussi le devoir ontologique, l'espérance, de sauver notre « essence », notre subjectivité vitale¹.

Nous croyons que ces considérations tirées de l'expérience de tous ces hommes restent valables, pour le vécu des aliénés. La folie se laisse saisir comme un essai de salut, postérieur à la mort vécue ou à la fin du monde vécue.

Chez Nerval, l'expérience de la mort d'*Aurélia* prend toute la valeur existentielle que nous avons décrite. La liaison peut paraître discutable dans le premier accès, vu le passage rapide de l'intuition de la mort d'*Aurélia* à celle de la propre mort du poète. Le troisième accès de folie la rend plus évidente. La deuxième partie d'*Aurélia* commence ainsi :

Une seconde fois perdue !

Tout est fini, tout est passé ! C'est moi maintenant qui dois mourir et mourir sans espoir ! Qu'est-ce donc que la mort ? Si c'était le

1. Minkowski, dans *Le temps vécu* étudie aussi la mort et montre comment celle-ci fait surgir la notion d'une *vie*, en mettant fin à celle-ci. De même chaque mort est un primitif « memento mori » pour les survivants. Dans cette analyse, l'auteur ne tient pas compte de la notion du *Nous* établi avec le mort. C'est pour cela que son « memento mori » a un caract-

*néant ?... — Plus à Dieu ! mais Dieu lui-même ne peut faire que la mort soit le néant*¹.

Viennent ensuite des ruminations religieuses et cosmologiques cachant insuffisamment la préoccupation ontologique. Elles sont imprégnées d'auto-accusations qui pourraient être l'objet d'une explication psychanalytique. Ce n'est pas notre but. Il nous suffit maintenant de faire remarquer que le poète décrit la suite des événements comme une élaboration progressive de l'expérience de la mort, dans l'ordre suivant : mort d'*Amélia*, puis, la visite à l'ami malade (Charles Renaud (?)) qui lui raconte son expérience de mourant. Viennent ensuite la rencontre du convoi funèbre d'un inconnu conçu comme l'incarnation d'un chacun : (Jederman) et finalement, l'intuition de l'imminence de sa propre mort et l'expérience de la fin du monde qui lui fait suite².

Nous avons donc vu par l'analyse de la première expérience vécue pathologique de Nerval que son ébranlement s'explique par les considérations que nous avons faites sur l'ensemble de sa vie, mais que le développement de cette expérience, ainsi que sa forme de vie pathologique supposaient une transformation essentielle de la structure même de sa pensée. Nous avons vu que celle-ci glissait en vol plané, conformément à la description de Binswanger. Mais nous n'avons pas suivi cet auteur lorsque, remontant de son étude sur la fuite d'idées à l'« existence maniaque », il caractérise celle-ci comme un « oubli de l'existence ». Ce qui est peut-être valable chez les maniaques, dans la manie typique, n'est plus valable pour l'existence esthétique telle

1. *Amélia*, page 174.

2. Le rapport vécu entre la mort de l'être aimé et la fin du monde peut se justifier encore d'un autre point de vue. On se rapportera à ce sujet à l'analyse de l'amour dans *Être et le Néant* de Sartre (page 432 et suivantes) : « Si je dois être aimé, je suis l'objet par procuration, de quoi le monde existera pour l'autre ; et en un autre sens je suis le monde. Au lieu d'être un ceci se détachant sur un fond de monde, je suis l'objet-fond sur quoi le monde se détache. Ainsi suis-je assuré : le regard de l'autre ne me transi plus de finitude... » (page 437) A ce sujet Unamuno avait déjà dit : « Almer quelqu'un c'est lui dire : tu ne mourras jamais ».

que nous pouvons la saisir chez un grand nombre de malades présentant cependant une « fuite d'idées ». Dans ce cas il y a une quasi-conscience et une volonté d'individualisation s'opposant à l'oubli. Il y a une recherche de l'être et, si celui-ci apparaît obscur à lui-même, et souvent irréal, il faut expliquer ce caractère par celui de toute conscience imageante. Sartre a décrit dans celle-ci le fait de la « quasi-observation » et « l'apparition par saccades ». Cette caractéristique explique que, dans l'existence esthétique, la vie relâchée, se réalise par des moments isolés et que le malade perd le commandement de soi-même par une idée de totalité. C'est le fait clinique décrit par Rouart comme « contact punctiforme avec le monde »¹. La différence entre l'existence esthétique et l'existence maniaque franche conçue comme oubli de soi est peut-être une conséquence de l'expérience concrète d'un chacun, de leurs existences normales (?) prépsychotiques. Dans le cas de l'existence maniaque nous avons affaire à une existence antérieure banale (*das Mann*). Dans l'existence esthétique, l'existence pré-psychotique aurait atteint une existence propre (*Eisenthliche*).

1. Rouart, « Du rôle de l'onirisme dans les psychoses de type paranoïaque et maniaque-dépressif », *Évolution Psychiatrique*, 1936, page IV.